Document generated on 06/01/2025 5:16 p.m.

24 images

Irma Vep d'Olivier Assayas

Gilles Marsolais

Number 83-84, Fall 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23367ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Marsolais, G. (1996). Review of [*Irma Vep* d'Olivier Assayas]. *24 images*, (83-84), 45–45.

Tous droits réservés © 24 images, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

deux sœurs esseulées qui vont, chacune à leur manière, céder au charme du séducteur sur le retour.

N'ayant aucune volonté de situer la ville, le film joue sur le pittoresque: celui *a priori* des lieux (campagne profonde australienne) et celui des quelques personnages qui se croisent. Aux trois déjà cités s'ajoute un cuisinier chinois adepte du nudisme. En dehors d'eux, le monde ne semble guère exister. Le comique tient d'abord à cela. Nous rions aux dépens de ces personnages du bout du monde: l'animateur looser un brin pervers, la coiffeuse aux rêves ridicules de midinette, la jeune fille innocente qui se révèle moins simple d'esprit qu'on ne croit. Ce comique facile est heureusement tempéré par la tendresse qu'éveille néanmoins en nous chacun de ces personnages à l'horizon dramatiquement limité.

Un genre peut en cacher un autre. La comédie prend un virage progressif en cours de route et se mue en conte fantastique. Cette dimension inattendue s'insinue très subtilement. Elle ajoute un zeste d'intérêt à cette ***Love Serenade*** dont le sirop de roman-photo s'avère plus vénéneux qu'il n'y paraît. ■

JACQUES KERMABON

IRMA VEP D'OLIVIER ASSAYAS

Pour incarner Irma Vep (l'anagramme de vampire), Olivier Assayas a jeté son dévolu sur Maggie Cheung. Chinoise élevée à Londres et star du cinéma de Hong-Kong, elle a joué dans pas moins de 70 films en 13 ans (dont 12, en 1988), de qualité fort variable il va sans dire. Contrairement à la façon sur-jouée du cinéma hong-kongais, Assayas lui a demandé de ne pas jouer, de jouer «moderne», «en retrait», afin de créer un effet de distanciation et de rendre l'idée d'abstraction du personnage du feuilleton de Feuillade, jadis incarné (en 1915-1916) par Musidora.

Plus exactement, cette demande est formulée par son alter ego, le personnage du réalisateur René Vidal (Jean-Pierre Léaud) qui, dans le film (d'Assayas), a décidé de tourner un remake des ***Vampires***. Mécontent du résultat après quelques jours de tournage, déprimé, celui-ci plaque tout et se voit aussitôt remplacé par un autre réalisateur qui remet notamment en question l'engagement de l'actrice chinoise.

Outre qu'il se présente comme un questionnement amusé sur le cinéma (est-il possible de faire un remake qui soit meilleur que l'original? — n'est-ce pas «un truc à se planter»? —; ou encore, comment résister à la standardisation des images?), par son propos même et à travers ses personnages qui renvoient à Truffaut (Jean-Pierre Léaud) ou à Rivette (merveilleuse Bulle Ogier qui essaie «d'arranger le coup» entre Maggie Cheung et Zoé, l'habilleuse lesbienne, incarnée par Nathalie Richard), ***Irma Vep*** apparaît comme un hommage tardif au Centenaire du cinéma. Et ce, même si on a droit à une charge féroce contre le cinéma français de la part du journaliste qui interviewe Maggie Cheung! Ce film d'Assayas se termine sur la projection d'une séquence apparentée au cinéma expérimental (pellicule triturée, bouts filés, surimpressions, etc.), retravaillée par Vidal, évoquant à sa façon le courant de l'avant-garde du début du siècle et visant à donner une autre dimension au personnage d'Irma Vep.

Bulle Ogier et Nathalie Richard.

Mentionnons que ce film a été écrit et filmé rapidement, avec peu de moyens, caméra Super 16 mm à l'épaule, et monté en virtuel sur le système AVID, sans qu'aucune image n'ait été tirée. La séquence finale ne fut intégrée qu'à la fin du processus, au moment de la conformation du film sur pellicule. Le résultat de cette entreprise un peu folle est fort sympathique, même si le film s'assoupit quelque peu au bout de la première heure, au demeurant superbe et drôle dans son aspect improvisé, pour se reprendre en mains par la suite. ■

GILLES MARSOLAIS